



RTBF – Musiq3 (La revue de presse)

29.11.2022

<https://auvio.rtbf.be/media/la-revue-de-presse-culturelle-la-revue-de-presse-2967310>

Musiq3 - Culture

La revue de presse

"Peer Gynt" d'Ibsen au Théâtre le Manège/ "Forêt" d'Anne Teresa de Keersmaecker au Louvre. / "Licht in der Nacht" de Coline Dutilleul chez Fuga Libera

4 min | Publié le 29/11/22 | Disponible jusqu'au 29/11/2023



Ecouter



Tous les épisodes



Ajouter à mon Auvio



Partager

Chaque matin Pascal Goffaux et François Caudron font un résumé de la presse culturelle quotidienne.

Tag(s)

arts, autres, francois caudron



La revue de presse

"Peer Gynt" d'Ibsen au Théâtre le Man



00:00:09/00:04:18



En pratique

Cette semaine : *Peer Gynt*, à Mons, Théâtre le Manège, les 1^{er}, 2 et 3 décembre.
Jeudi et vendredi à 20 h, samedi à 18 h.
Infos, rés.: 065.33.55.80 – www.surmars.be.

La saison prochaine :
Du 23 novembre au 2 décembre 2023 au Varia, à Bruxelles.
Du 10 au 17 mars 2024 au Théâtre de Liège.

- Yoann Blanc, acteur, et Guillemette Laurent, metteuse en scène, ont imaginé une forme incluant des amatrices et amateurs.
- Traversée d'apparitions, l'œuvre d'Ibsen questionne la marge et le centre, le mensonge et la vérité.
- Récit de la naissance d'une épopée collective.

Peer Gynt, mytho, menteur, fabulateur

Rencontre Marie Baudet

Avec la complicité de Catherine Salée à la direction d'actrices et d'acteurs, l'acteur Yoann Blanc – habitué des planches mais aussi des séries comme *La Trêve* ou *Pandore* – et la metteuse en scène Guillemette Laurent (qui avait dirigé le duo dans *La Musica deuxième*, de Duras) sont ensemble à l'origine de cette création à venir cette semaine à Mons.

Comment l'idée de ce spectacle a-t-elle germé ?

Guillemette Laurent : À l'origine, Yoann voulait monter tout *Peer Gynt* dans un canapé, tout seul. Il m'en a parlé. Or, pour moi, la quête identitaire de *Peer Gynt* est nourrie par son contact avec les autres. En faire un solo était possible, mais en considérant alors l'autre en soi plutôt que comme extériorité.

En parallèle, Serge Rangoni [directeur du Théâtre de Liège] m'avait demandé de monter un spectacle participatif, sans que j'aie trop d'idées...

Ma réflexion s'est poursuivie: l'altérité totale (*Peer Gynt* va jusqu'à rencontrer l'autre absolue, Solveig, à la fin de la pièce) d'un acteur accompli comme Yoann, c'est quelqu'un qui envisage sa pratique comme une périphérie. Donc un acteur amateur ou une actrice amatrice. Une possible articulation était née. J'en ai parlé à Yoann, qui a sauté sur l'occasion.

Yoann Blanc : N'ayant jamais travaillé avec des amateurs, je ne savais pas ce que ça impliquait. L'idée de ce *Peer Gynt* est née au moment de *La Musica deuxième*. Tout cela a pris du temps: c'était un projet atypique, pour lequel il fallait trouver des partenaires, monter une troupe, une production, mettre au point une organisation. Sans compter le Covid qui s'est ajouté à l'équation.

G.L. Moi qui, depuis ma sortie de l'école, il y a 25 ans, suis impliquée dans le théâtre amateur, je l'ai toujours considéré comme faisant partie de ma pratique professionnelle. C'est plutôt l'extérieur qui me renvoyait la scission. Quand je travaille avec une classe du lycée Émile Max, j'ai la même trouille, voire plus grande, qu'à une première dite "pro". C'est aussi une pratique que je partage avec Catherine Salée. Il semblait logique qu'elle soit associée à cette aventure. Ce que

j'aime chez les non-professionnels, c'est leur rapport à la transformation, au fait de jouer vraiment. Ici, c'est l'œuvre qui compte. Il importait de les mettre au même niveau que Yoann et Catherine.

Y.B. Qu'ils prennent en charge les personnages du spectacle, et non que des personnages soient créés à partir de qui ils sont. D'ailleurs, sur les 25, 26 personnes qui participent à ce stade, je ne pense pas savoir ce que chacune fait dans la vie.

Quels étaient les critères de recrutement ?

G.L. Le projet est absolument ouvert. Il n'était pas question d'un groupe prédéfini par une condition sociale, par exemple. Les seuls critères, très larges, étaient temporels: s'engager sur quatre semaines à raison d'au minima le samedi plus trois heures volantes dans la semaine. Et davantage si possibilités ou affinités. Il y a des gens qui se sont rendus disponibles entièrement, qui ont pris des congés!

Y.B. La partition est liée à leur disponibilité, pas à leur capacité. On n'a d'ailleurs pas fait de casting à proprement parler.

Après Mons, il y aura le Varia à Bruxelles et le Théâtre de Liège. Selon le même schéma ?

G.L. Les conditions sont semblables: quatre semaines de répétitions, avec les volontaires disponibles, ce qui implique de repenser les choses. Ce seront au final trois spectacles différents.

Y.B. La structure demeure: on garde de *Peer Gynt* seulement la partie où il est en Norvège (les actes I, II, III et V, resserrés, puisqu'on est sur une heure et demie, pas les six heures de l'œuvre d'origine). Et puis l'équipe de création reste: décor, costumes, son, la ligne esthétique ne bougera pas.

G.L. À Mons, il se fait que, sur 26 personnes, on a 19 femmes de plus de 40 ans. Le participant le plus jeune a 8 ans. Il y en a de bien plus âgés aussi. Imaginons qu'à Bruxelles on ait 15 enfants dans l'équipe, ça donnera forcément tout autre chose. Chaque théâtre gère le recrutement. Catherine et moi commençons par une réunion d'information, suivie de séances avec des exercices, des tests. À partir de là, les gens restent ou pas. Enfin, on établit la distribution selon les disponibilités.

“Les costumes et masques en crochet ne sont que des apparitions dans le spectacle, mais visuellement frappantes.”



David Bormans

Yoann Blanc
À propos des œuvres du plasticien Stephan Goldrajch qui ponctuent "Peer Gynt".



MARC SZCZEPANSKI

Yoann Blanc et une partie de l'équipe d'amatrices et amateurs de "Peer Gynt", en répétition à Mons.

À Mons, l'expérience de répétition est passionnante. Et aussi un peu flippante: c'est mouvant, on travaille sur de grands plateaux, déjà impressionnants pour des pros. Ici il y a une prise de conscience plus complexe.

Visuellement, les images de "Peer Gynt" diffusées jusqu'ici montrent des créatures étranges: des costumes, des masques au crochet. Pourquoi ce choix?

G.L. Il s'agit d'œuvres de Stephan Goldrajch, plasticien qui établit un pont entre art brut et art contemporain. La question de l'art brut est d'ailleurs présente dans le spectacle.

Y.B. C'est un artiste passionné par les mythologies, le folklore, qui intervient dans divers contextes, dont aussi avec des amateurs. Il nous a fourni des créations préexistantes, et en a aussi réalisé spécialement pour le spectacle. Ses costumes et masques en crochet ne sont que des apparitions, mais visuellement frappantes.

G.L. Claire Farah, la costumière du spectacle, fonctionne quasiment à l'inverse de Stephan Goldrajch. Elle demande aux interprètes d'apporter leur propre tenue, et elle réalise un travail de composition et d'harmonisation sur les tonalités, les matières...

Comme nombre d'œuvres, "Peer Gynt" questionne la place de la fiction dans le réel et l'inversement.

Y.B. Il faut d'abord souligner qu'on monte *Peer Gynt*, pas une pièce méta, mais évidemment la question de la fiction est présente à tout instant. Lui-même est un mytho, un menteur, un fabulateur. La fiction le constitue.

G.L. C'est même le seul endroit où il brille, pour tout le reste il est minable... On peut déceler en arrière-fond un petit autoportrait d'Ibsen. C'est le cœur de la pièce. Et un sujet toujours présent dans nos sociétés: quelle part on laisse à la fiction, surtout maintenant, où la question du réel apparaît comme pleinement nécessaire à la création.

Ici, on part de ce principe: et si le passage par la fiction permettait une révélation? N'est-on plus soi-même quand on porte un masque? Que dit-on de soi à partir du moment où on passe par un filtre? Qu'est-ce qu'on cache quand on choisit de parler sans filtre?

Dans la pièce, *Peer Gynt* est banni parce qu'il a commis une faute, reconnue comme telle par la société.

En parallèle, il a raconté des histoires à cette société. Au bout d'un temps, ces récits sont ce qui reste de lui. À la fin, il est devenu une légende. La pièce parle, entre autres, de la mise dans la marge qui permet la construction de la légende (un schéma qu'on retrouve avec Van Gogh, notamment); la figure de l'artiste qui doit composer perpétuellement avec la marge et le centre, dans un double mouvement centrifuge-centripète.

Qui dit "Peer Gynt" dit aussi musique, avec l'œuvre composée par Grieg pour la pièce d'Ibsen, et quelques tubes. Quelle place prend la musique dans votre spectacle?

G.L. Thomas Turine est parti de la partition de Grieg, qu'il a "thomasturinisée". On retrouve les airs connus, mais aussi un vrai travail de création sonore, qui tient une place importante dans le spectacle. Thomas sera là tous les soirs. Les interprètes, en nombre, n'ont pas de micro: il prend des sons sur des moments précis, et mixe en direct, en plus de la musique.

Avec le recul et à quelques jours de la première, quelles impressions ressortent de cette expérience neuve mêlant pros et non-pros?

Y.B. Ça demande énormément de souplesse, il y a un côté défi à la fois galvanisant et rafraîchissant. Je dois porter pas mal, gérer, me débrouiller pour qu'ils soient bons. Ça oblige à l'écoute. Et ça te porte en retour. C'est un truc basique qu'on oublie un peu avec la pratique. Ça fait du bien! Je dois les emmener à un endroit du jeu où tout devient possible. Quelque chose d'assez brut ressort dans le jeu. Le plaisir que j'y prends repose beaucoup là-dessus.

On ne peut pas reproduire exactement une scène, un passage, mais on révoque ce que ça a soulevé comme questions, comme sensations. Cela rejoint directement le geste, l'énergie, le rapport, l'amusement, le plaisir. Et puis il y a des moments magiques. Par exemple quand l'une des participantes découvre la tristesse qui peut surgir au théâtre sans être forcément montrée: l'intériorité est communicative.

G.L. Vu de l'extérieur, c'est très impressionnant. Les monologues le sont toujours: quelle puissance il faut pour tant porter! Là, c'est encore plus fort, avec des scènes de 30 personnes, et qui doivent rester visibles,

intelligibles. C'est captivant d'observer comment un acteur est capable de les emmener...

Y.B. J'y prends beaucoup de plaisir, grâce à Guillemette, à son expérience, à notre collaboration. Au fait de porter le projet ensemble et d'avoir à ses côtés, depuis le début, ces discussions non seulement de jeu, mais aussi techniques, dramaturgiques.

Un pas vers la mise en scène, une nouvelle première expérience?

Y.B. Le problème, c'est que vraiment j'adore jouer [rires]. En tout cas sur cette matière, être associé à ce processus m'a passionné.

G.L. Le jeu est central. Quand on travaille sur un classique, théoriquement, on vise une cohérence de jeu. Or, là, c'est impossible: chaque personne part d'où elle est. Il s'agit pour nous d'assumer la disparité totale de niveau, de prise en charge des rôles. Il faut composer avec ça. Et oser.

Y.B. Pour autant, il n'y a pas de sautes de style. Ils ne tentent pas des trucs hyper-complicés ou bizarres comme les pros le font parfois. Ils ont souvent peur de ne pas être justes, d'en faire trop. Au contraire, il faut parfois leur demander d'agrandir leur jeu. Reste qu'on n'est pas dans la performance, ni chez moi ni chez eux; ce n'est pas la question. C'est un récit qui se raconte à plusieurs. **G.L.** On n'est pas non plus dans un atelier. Nos questionnements portent sur le spectacle: ce qui manque, ce qui est trop long, quel ajustement apporter ici ou là. De vraies questions de mise en scène.

À quel public s'adresse cette version de "Peer Gynt"?

G.L. Le travail sur le texte a consisté à expurger toutes les parties très introspectives pour se concentrer sur l'épopée du personnage. La quête identitaire échappera peut-être aux plus jeunes. La scène chez les trolls, par contre, s'adresse vraiment à tout le monde. On a pensé le spectacle de manière que les personnes qui jouent puissent convier leurs proches. Il y a des endroits où on a besoin d'un public "spécialisé", armé de références. J'aime aussi beaucoup le théâtre qui soit populaire, comme c'est le cas ici.

Y.B. Le but, c'est le mélange. Ce que permettent le grand plateau, l'environnement professionnel, le soutien institutionnel.

Best-seller du « New York Times », « The Dictionary of Obscure Sorrows » comble les manques de la langue anglaise en nommant nos « peines indéfinissables ». Comment avons-nous pu vivre sans ?

JULIE HUON

Vemödalen : l'impression que tout a déjà été fait. *Koinophobia* : la peur de vivre une vie ordinaire. *Socha* : la prise de conscience de la vulnérabilité des autres. *Scabulous* : la fierté que l'on éprouve à porter certaines cicatrices. *Onism* : la frustration de n'habiter qu'un seul corps, de ne vivre qu'à un seul endroit alors qu'il reste le monde à explorer. *Larousse* n'est pas convaincu ? Qu'importe. Ce qui compte, c'est de mettre un mot sur les « peines indéfinissables », ces *obscure sorrows* que l'Américain John Koenig a rassemblés dans un livre de 300 pages, qui lui a pris... douze ans.

Plus, même. Puisque c'est en 2006, quand il est encore étudiant en littérature et poésie dans le Minnesota qu'il s'aperçoit que la langue anglaise – l'anthologie, pour l'instant, est uniquement en anglais – est pleine de manques. Il décide alors de combler ces « trous de langage », un nouveau défi pour un passionné comme lui qui collectionne depuis toujours les expressions étrangères décrivant des émotions universelles : du *Vorfreude* allemand (anticipation joyeuse d'un plaisir futur) au *shibumi* japonais (subtile beauté des choses simples et épurées).

Les néologismes s'enchaînent. Pas de vulgaires mots-valises, mais des termes construits sur l'étymologie, la signification des préfixes, des suffixes et des racines. *Kenopsia*, par exemple, du grec ancien *kenos* (le vide) et *opsia* (le fait de voir) dépeint pour lui « l'atmosphère



Le dictionnaire des nouveaux maux

étrange et désolée d'un endroit qui est généralement animé par les gens mais qui est maintenant abandonné et calme ; une image rémanente émotionnelle qui le fait paraître non seulement vide mais hyper vide, avec une population totale dans le négatif, qui est si visiblement absente qu'elle brille comme des enseignes au néon ». Tout le monde a expérimenté ce sentiment lors du confinement.

Née sur internet en 2009 (sur la plateforme de microblogage Tumblr), puis

sur YouTube en 2014, l'anthologie de John Koenig est publiée par la prestigieuse maison d'édition américaine Simon & Schuster. « J'ai voulu mettre en lumière l'étrangeté fondamentale des humains », explique l'auteur, « tous les maux, démons, vibrations, joies et envies qui bourdonnent en arrière-plan de la vie quotidienne. Les définitions sont présentées sans ordre particulier, l'accent étant mis sur la variété et l'imprévisibilité. Ce qui semble assez fidèle à la vie, étant donné la façon dont vos hu-

meurs ont tendance à dériver dans votre esprit comme le temps. Il y a aussi une section *post-scriptum* intitulée *After Words*, avec quelques commentaires sur la langue et la signification, et ce que ce projet a signifié pour moi. Il n'y a pas de mots pour dire à quel point je suis reconnaissant de savoir que je ne suis pas seul. »

The Dictionary of Obscure Sorrows, John Koenig, Simon & Schuster Ed., 288 p., 18,87 € (ebook 10,29 €).

Sur YouTube, JK met aussi ses mots en vidéo. Ici, en 2 minutes 55 secondes et 465 photos toutes prises par des photographes différent-e-s (le rétroviseur, le coucher de soleil, les pieds de bébé, Love dans le sable...), il définit « *vermödalen* » : la peur que tout ait déjà été fait.

© JOHN KOENIG.

« Austice », « ringlorn », « sonder »... : le lexique

Dix néologismes tirés de l'œuvre de John Koenig dont on se demande comment on a pu s'en passer.

Auslasy : « La tristesse de n'avoir aucun moyen de transmettre un souvenir puissant aux personnes qui n'étaient pas là à ce moment-là. Contraction de *auld lang syne* qui signifie en écossais "des temps passés". Je pense beaucoup à ce sentiment. Passer devant la maison de votre enfance pour la montrer à un ami, ou pointer du doigt la photo d'un être cher que vous avez perdu, pour se rendre compte que pour eux, c'est juste une autre maison, juste un autre visage. »

Austice : « Un présage

mélancolique du premier signe de l'automne – une fraîcheur subtile dans l'ombre, un bruissement de feuilles mortes abandonnées sur le trottoir, ou un long écheveau d'oies passant au-dessus de votre tête comme la trotteuse d'une horloge. »

Lachesism : « Le désir d'être frappé par une catastrophe – de survivre à un accident d'avion, de tout perdre dans un incendie, de plonger par-dessus une cascade – qui mettrait un nœud dans l'arc lisse de votre vie et le forgerait en quelque chose de flexible et d'aigu, pas seulement une poutre préfabriquée rigide qui couvre à peine l'espace entre une extrémité de votre vie et

l'autre. »

Midding : « Ressentir le plaisir tranquille d'être près d'un rassemblement mais pas tout à fait dedans – planer sur le périmètre d'un feu de camp, discuter à l'extérieur d'une fête pendant que d'autres dansent à l'intérieur, reposer la tête sur le siège arrière d'une voiture en écoutant vos amis discuter à l'avant. Se sentir parfaitement invisible mais toujours pleinement inclus, en sachant que tout le monde est ensemble et que tout le monde va bien, avec tout le frisson d'être là sans le fardeau d'avoir à l'être. »

Pâro : « Le sentiment que, peu importe ce que vous faites, c'est toujours quelque chose de mal

– comme s'il y avait une voie à suivre évidente que tout le monde peut voir sauf vous, chacun d'entre eux se penchant en arrière sur sa chaise et criant utilement : "Plus froid, plus froid, plus froid..." »

Ringlorn : « Le souhait que le monde moderne soit aussi épique que celui décrit dans les vieilles histoires et les contes populaires – un lieu de tragédie et de transcendance, de serments, de présages et de destins, où la vie quotidienne ressemblerait à une quête de gloire, un lien mythique avec un passé ancien ou une bataille pour la survie contre un ennemi clair. Plutôt qu'un jeu de société

ouvert où toutes les règles sont inventées et les points n'ont pas d'importance. »

Sonder : « Dérivé du verbe français "sonder", utilisé ici comme nom commun. La prise de conscience que chaque passant au hasard vit une vie aussi complexe que la vôtre – peuplée de ses propres ambitions, amis, routines, soucis et folie héritée –, une histoire tournant autour de vous comme une fourmière tentaculaire avec des passages vers des milliers d'autres vies dont vous ne connaissez jamais l'existence, dans lesquelles vous n'apparaissez peut-être qu'une seule fois, comme un figurant sirotant un café en arrière-

plan, comme un flou de circulation passant sur l'autoroute, comme une fenêtre éclairée au crépuscule. »

Vemödalen : « La frustration de photographier quelque chose d'étonnant alors que des milliers de photos identiques existent déjà – le même coucher de soleil, la même cascade, la même courbe de hanche, le même gros plan d'un œil – qui peuvent transformer un sujet unique en quelque chose de creux, de pulpeux et de bon marché, comme un meuble de série que vous auriez assemblé vous-même. »

Watashiato : « La curiosité quant à l'impact que vous avez eu sur la vie des

personnes que vous connaissez, en vous demandant lesquelles de vos actions inoffensives ou des mots oubliés depuis longtemps pourraient avoir modifié l'intrigue de leurs histoires. »

Wytoi : « Quand une caractéristique de la société moderne vous apparaît soudainement absurde et grotesque – les zoos, la consommation de lait, les greffes d'organes, l'assurance-vie ou la fiction –, ce faible bruit de fond de l'absurdité qui s'est répété depuis le moment où nos ancêtres ont rampé pour la première fois hors de la boue, oubliant pour la plupart d'entre eux la raison pour laquelle ils s'étaient relevés. »



CINÉMA

Saint Omer drame subtil

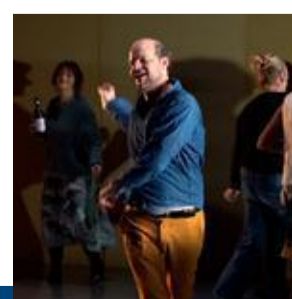
À 43 ans, avec son premier long-métrage de fiction, la réalisatrice française Alice Diop s'affirme comme un talent incontournable.



MUSIQUES

Tiken Jah Fakoly le combattant

Le chanteur ivoirien basé à Bamako publie son onzième album, « Braquage de pouvoir ».



SCÈNES

Un Peer Gynt d'amateurs

Aux côtés de Yoann Blanc et Catherine Salée, une vingtaine de comédiens amateurs, de tous âges, animent l'épopée de Peer Gynt. Ou quand le théâtre se construit dans l'altérité.